

BERNARD-MARIE GARREAU

Université de Bretagne Occidentale (UBO),

Centre d'études des correspondances et des journaux intimes (CECJI)

**LA CORRESPONDANCE DE MARGUERITE AUDOUX :
UN VIVIER D'AMITIÉS LITTÉRAIRES**

À Czeslaw Grzesiak, dont l'amitié à mon endroit s'exprime aussi par ses courriers et courriels chaleureux, y compris pour compatir aux souffrances nationales vécues face au terrorisme. Merci à lui d'avoir tant donné humainement et professionnellement ! Le mot « retraite » convient mal à ce travailleur infatigable ; je la lui souhaite néanmoins pleine de joies de l'esprit, de sérénité et de « repos actif » ...

ABSTRACT

The correspondence between Marguerite Audoux and her friends – from the most famous to the most obscure – compensates - by its spontaneity, humour and freshness – for the laboured, and in the case of the last works, sterile aspects of her literary writing. If, in this space of freedom, she rarely mentions her works as a novelist, she is more forthcoming in criticising those of her companions, who themselves offer judgements on her projects and her completed works. The letter form then becomes a space for exchanges on both the emotional and intellectual planes. Even more : we find there elements echoing or foreshadowing the works of the correspondents. Influences and confluences emerge from this everyday prose, which itself becomes a real work of art.

KEYWORDS

Correspondence – Marguerite Audoux – Friendship – Criticism – Writing - Intertextuality

Les amitiés épistolaires, dans l'existence de Marguerite Audoux, constituent le matériau d'une seconde œuvre dont on pourrait se demander si elle n'est pas plus vivante que la production romanesque. Citons dès l'abord, parmi les correspondants, quelques noms qui s'imposent : Alain-Fournier, sa mère, Isabelle et Jacques Rivière, mais aussi Valery Larbaud, Léon-Paul Fargue, Octave Mirbeau, Léon Werth, et Antoine Lelièvre, le secrétaire de Fasquelle auquel sont adressées une centaine de lettres de la main de la romancière. Mais il serait injuste d'oublier les anonymes, qui manifestent souvent une empathie enthousiaste - parfois des universitaires français ou étrangers qui bombardent l'écrivaine de questions pour une thèse, un cours à donner (comme Marie Le Franc, au Canada) ou l'enrichissement d'un manuel scolaire,

quand il ne s'agit pas d'une demande de parrainage pour une promotion de normaliennes... Le champ épistolaire qui se construit de 1904 à 1936 est donc bien à l'image de cet autre espace amical qu'est le sixième étage de la couturière, où se côtoient les personnalités les plus diverses, des plus illustres aux plus miséreux.

Première constatation : si dans cette correspondance le regard qui concerne sa propre production littéraire est fuyant, Marguerite Audoux devient plus bavarde dès qu'elle évoque les œuvres publiées par ses destinataires. Elle peut même alors se révéler un critique inattendu et parfois redoutable.

Dès juin 1910, elle fait en effet savoir à Larbaud qu'elle se réjouit de ce que *Fermina Marquez* puisse lui faire concurrence pour le Goncourt, « [C]e livre me plaît énormément et me paraît appelé à un succès certain », lui confie-t-elle¹.

Mais la louange, même à l'endroit de ses amis écrivains, se fait parfois plus nuancée. Le 11 décembre 1913, à propos du premier roman de Léon Werth, qui n'a pas eu plus de chance pour le Goncourt qu'Alain-Fournier, Larbaud ou Proust, Marguerite Audoux écrit avec aplomb à Antoine Lelièvre :

J'ai lu *La Maison blanche*, et je pense, comme vous, que ce livre est vraiment bien. Je lui reproche cependant quelques longueurs. Lorsque Werth m'a demandé ce que j'en pensais, je lui ai répondu :

- Il y a de la barbe par le milieu.

Cela l'a fait rire, et il m'a dit que c'était aussi son avis.²

Ces jugements sont parfois encore plus tranchants. À propos d'un projet d'article sur Charles-Louis Philippe par Emma Mc Kenty, l'une des anciennes maîtresses de l'écrivain, Marguerite Audoux s'adresse ainsi à Gide : « *Elle aussi a fait de son mieux, mais je ne trouve pas que son mieux soit parfait*³. »

¹ Médiathèque Valéry Larbaud [A-244]. Lettre autographe inédite.

² Fonds d'Aubuisson. Lettre autographe inédite.

³ Lettre autographe inédite du 19 janvier 1910. Médiathèque Valéry Larbaud [Gi-Aud 3].

Bref, on constate que si Marguerite Audoux, dans sa correspondance amicale, ne livre que des éclairages indirects sur son œuvre, l'ancienne bergère ne se gêne pas, et parfois avec un tranquille culot, pour exprimer sa pensée sur ses confrères. C'est que la lenteur, la difficulté, le drame intime dont est affectée sa propre création va se combler non pas de l'intérieur, mais vers l'extérieur. Si dans la vie elle devient mère adoptive pour pallier un manque biologique, si son œuvre n'est plus à proprement parler productive au-delà de 1910, et qu'alors elle reproduit à l'envi les mêmes histoires, les mêmes images, les mêmes constats ; en revanche les écrits de ses amis lui servent de tremplin.

Ce que révèle donc la correspondance d'une attitude critique, bienveillante mais sans concessions, vis-à-vis d'un Larbaud ou d'un Werth – et nous pourrions en citer bien d'autres -, c'est exactement le comportement tutélaire qu'elle a dans l'existence avec eux. Le 31 janvier 1910, elle écrit à Gide : « *Je crois que Valery Larbaud avait l'intention de vous demander de l'accompagner le jour où il porterait son roman chez Fasquelle. Il est timide et il redoute de se présenter tout seul chez un si grand personnage*⁴. »

Quant à Antonin Dusserre, l'écrivain paysan, son « *pauvre aveugle* » avec qui elle se console du départ de Michel Yell, la romancière traverse Paris avec lui pour tenter, en vain, de placer *Jean et Louise*, qui sera finalement publié en Angleterre dans une traduction de John Raphaël avant d'être accueilli dans le Supplément de *L'Illustration* de novembre 1913.

On le comprend donc, l'activité critique de Marguerite Audoux qui passe par l'épistolaire a partie liée avec une générosité, voire une possessivité, qui s'expliquent par toutes les carences affectives qu'elle a connues.

Mais la réciproque n'en est pas moins vraie. La correspondance passive laisse apparaître à quel point le regard porté par les amis de la romancière sur ses productions est tout aussi attentif.

Le premier exemple éclairant concerne « Valserine », qui paraît dans *Paris-Journal* à partir du 11 septembre 1911, avant d'être publiée chez Flammarion avec d'autres contes dans *La Fiancée* en 1932. Comme plusieurs de ces récits brefs, « Valserine » est prépubliée au moment où *Marie-Claire* voit le jour. Nous sommes donc dans la « période inspirée ».

⁴ Médiathèque Valery Larbaud [Gi-Aud 6]. Lettre autographe inédite.

Cependant, l'œuvre n'« inspire » pas tous les amis écrivains. Seul Michel Yell manifeste un certain enthousiasme. C'est du moins ce qu'il affirme à Marcel Ray le 25 août 1911 :

La part du métier est prodigieuse. Cette nouvelle, qui est un chef-d'œuvre de composition, et qui est écrite dans un style plus solide que celui de *Marie-Claire*, clouera cette fois, je pense, le bec à tous les « trous du cul de la culture française », y compris « le grand Claudel⁵ ». Et ce qui est surprenant c'est que Marguerite ne se soit pas répétée.⁶

Mais d'autres voix du Groupe de Carnetin sont loin de faire chorus. Tel Marcel Ray lui-même, qui, le mois précédent, a fait part à Larbaud de l'inquiétude de Werth qui trouve le récit « *hâtif et médiocre* » ; et Ray d'ajouter pour son propre compte qu'« [i]l serait bien dommage que Marguerite se laissât tenter par la production rapide, car elle a besoin, plus que personne, d'écrire lentement⁷. » C'est que les lecteurs demeurent sous le charme de *Marie-Claire*. Au point que la réception du second roman, *L'Atelier de Marie-Claire*, est forcément teintée de déception chez beaucoup. Si Hugues Lapaire ne fait pas partie de cette catégorie, la mère d'Alain-Fournier, en revanche, émet un jugement tout à fait révélateur :

Votre nouveau livre est très beau. Il me semble difficile de rendre avec plus de talent la vie d'un atelier et d'écrire quelque chose qui réponde mieux à son titre. Il renferme de bien jolies pages toutes faites d'émotion et de simplicité. Les derniers chapitres, particulièrement celui où vous parlez de votre Sologne, sont admirables, mais, car pour moi il y a un mais, ce livre est le roman de l'atelier plus que celui de Marie-Claire et j'aurais voulu qu'il fût le roman de Marie-Claire plus que celui de l'atelier. Quand on a en soi une image aussi vivante que celle de votre petite bergère, on accepte difficilement que d'autres, si intéressantes qu'elles soient, viennent se mettre sur le même plan.

Je souhaite que vous fassiez beaucoup d'autres volumes où vous parliez encore de Marie-Claire ; nous ne nous en lasserons jamais.⁸

La correspondance adressée à Marguerite Audoux ou celle échangée par ses confrères devient ainsi une espèce de journal littéraire amical. Une autre série de lettres que l'on pourrait citer vise la sortie du troisième roman, *De la ville au moulin*. On notera avant tout, avec sourire

⁵ N'oublions pas que le 10 décembre 1910, Claudel écrivait à Jacques Rivière à propos de *Marie-Claire* que « [l]e livre est digne du ruisseau dont son auteur est sorti. »... [Correspondance Paul Claudel – Jacques Rivière (1907-1924), Gallimard, *Cahiers Paul Claudel* n° 12, 1984, p. 173].

⁶ Médiathèque Valéry Larbaud (sans références). Lettre autographe inédite.

⁷ 9 juillet 1911, *post scriptum*. Valéry Larbaud – Marcel Ray, *Correspondance (1899-1937)*, édition établie et annotée par Françoise Lioure, Gallimard, 1980, tome deuxième (1910-1920), p. 126.

⁸ Fonds d'Aubuisson. Lettre autographe inédite.

ou étonnement, que Jourdain, d'abord très sceptique quant à la créativité de son amie en matière de fiction, encense une œuvre qui n'est pourtant plus celle d'un « grand écrivain » : « *Tu penses bien que ce n'est pas sans émotion que nous avons ouvert ton livre. Je t'y ai retrouvée, ma vieille Marguerite. J'ai retrouvé tes bons yeux, ton bon cœur et ta bonne gueule. J'ai retrouvé la belle lumière pure dont tu sais éclairer tout ce que tu écris. J'ai retrouvé la belle santé de ton intelligente bonté. Comme c'est agréable de rencontrer quelqu'un dont l'âme sent bon : ton âme ne sent pas des pieds. C'est rare. C'est précieux*⁹. » Serions-nous alors ici dans le cas où l'amitié infléchit le jugement sur la création littéraire, fût-ce chez un homme habituellement des plus sagaces ? Il est permis d'en douter. Tout d'abord parce que la sensibilité et le goût en la matière n'étaient pas ceux d'aujourd'hui (on s'étonne, par exemple, de ce que Gide portât aux nues l'œuvre de Michel Yell, devenue illisible) ; et ensuite parce que d'autres lettres, et non des moindres, viennent cautionner ce jugement, comme celles adressées par Charles Chanvin, l'illustrateur Gabriel Belot (le livre « *fut comme un bouquet de fleurs simples des champs qu'une main amie fit parvenir jusqu'à moi*¹⁰ »), ou surtout Romain Rolland (« *C'est bon comme du bon pain, du pain de la plus fine farine*¹¹ »)... Et les lettres des admirateurs anonymes, dont certaines de Pondichéry ou de Buenos Aires, viennent apporter leur touche à ce bouquet de louanges...

Ce qui est passionnant, dans les différents documents que nous examinons, c'est que cette correspondance croisée se présente un peu comme une tribune libre, un témoin de la réception de l'époque, qui n'exclut pas d'ailleurs, au-delà de notre propos, des jugements plus hostiles. Ces lettres sont bien un lieu d'échanges, un commerce qui dépasse même les simples réactions affectives pour situer les œuvres dans une optique critique qui peut stimuler le chercheur.

Tout d'abord, la correspondance peut mettre l'accent sur les confluences et les influences. Quand, par exemple, Marguerite Audoux écrit à Lelièvre le 30 avril 1912 pour lui exprimer sa sympathie à propos d'une opération subie par son épouse, elle a cette réflexion :

⁹ Lettre autographe inédite du 22 mars 1926. Fonds d'Aubuisson.

¹⁰ Lettre autographe inédite du 17 mars 1926. Fonds d'Aubuisson.

¹¹ Lettre du 2 mai 1926. Fonds d'Aubuisson.

Qui n'a pas passé par les mains d'un chirurgien ? Croyez-moi, l'hôpital n'est pas si épouvantable que cela. Pour ma part, je le connais à fond, et les malades ne sont pas toujours épouvantables à voir. Elles savent tirer parti des bons instants et il m'est arrivé d'y rire plus qu'au théâtre.¹²

Comment ne pas mettre en relation cette réflexion, dont Marguerite Audoux a dû faire part, à l'évidence, à son ami Léon Werth, et le début de *La Maison blanche*, qui paraît l'année suivante, dont tout le propos est fondé sur ce constat :

Peut-être les hommes sauront-ils un jour tirer de la maladie une leçon de joie et de sérénité. [...] [P]ersonne n'aime la maladie pour ce qu'elle contient d'imprévu, de comique ou de joyeux.¹³

Autre exemple à propos de l'influence de *Marie-Claire* sur *Le Grand Meaulnes*, dans une carte de visite que Marguerite Audoux envoie à Alain-Fournier début 1914 :

Je ne sais si *Le Grand Meaulnes* est influencé par M[arie]-C[laire] comme [...] le dit [Lelièvre]. Je n'ai pas senti cela en le lisant, mais je serais bien fier d'écrire les lignes qu'il me signale.¹⁴

Dans cette correspondance amicale, un autre intérêt touche, non plus aux effets d'écho, mais à l'étude de réception, à la vie littéraire elle-même à laquelle les universitaires ont été ces dernières décennies de plus en plus sensibles : le même Alain-Fournier, en bon journaliste qu'il est, crée un véritable réseau de lecture, et notamment dans la population rurale. C'est lui qui fait parvenir *Marie-Claire* à Jeanne Bruneau, dont il cite deux passages d'une lettre qu'elle lui envoie :

« ... On parle de « Madame Audoux » autant que de l'aviation, ici. J'en suis restée étonnée et faut-il vous dire que papa, qui ne sait pas lire, en a entendu parler et était tout fier que j'aie un livre dédié. On me dispute pour ne pas l'avoir apporté. Il me faudra le lire à haute voix à la maison. Voulez-vous me l'envoyer ; il est resté dans le placard, à gauche... etc. etc.

« ... je me suis donc couchée à minuit, ce qui était bien tard et nous avons parlé de *Marie-Claire*. Papa et mon oncle Antoine nous ont chanté *La Chanson du vin et de l'eau* dont il est parlé dans le livre. Nous avons dit votre admiration pour *Allons boire à la fontaine...* et on nous l'a fait chanter aussi... Alors ce fut entre ma tante de Plaimpied, mon oncle et papa un vrai concours de vieilles chansons... »

Tous les gens dont il s'agit là sont des paysans.

¹² Lettre autographe inédite. Fonds d'Aubuisson.

¹³ Werth (Léon), *La Maison blanche* (1913), G. Crès & C^{ie}, 1924, p. 3.

¹⁴ Bibliothèque municipale de Bourges. Carte de visite autographe inédite.

Leur amour pour vous me fait plus de plaisir que l'admiration de Mme Rachilde ou de M. Gregh.¹⁵

C'est encore lui qui demande à Marguerite Audoux d'envoyer *Marie-Claire* à Rose Barberousse, une bergère qui rédige une lettre étonnante à la romancière :

Madame Audoux,
J'espère, Madame, que vous aurez la bonté d'excuser la liberté grande que je prends de vous écrire.
Mais puisque vous avez bien voulu nous faire parvenir *Marie-Claire*, permettez-moi de vous remercier, pour ma sœur et pour moi.
J'avais déjà beaucoup entendu parler de vous, et je vous savais simple et bonne avec tous, aussi je ne m'étonne pas que sur la prière de Monsieur Fournier, qui a été assez aimable pour vous parler de nous, vous nous ayez envoyé votre livre.
Depuis longtemps nous avons le vif désir de le lire, mais nous n'avions pas encore eu l'occasion de nous le procurer. Nous sommes bien heureuses de le posséder, et nous vous en sommes mille fois reconnaissantes.
Nous l'avons lu, et je ne vous dirai pas combien il m'a impressionnée par la vérité et l'exactitude de tous les détails. Pour moi qui suis bergère, il m'est arrivé plus d'une fois les mêmes aventures qu'à Marie-Claire, et souvent les mêmes pensées me sont venues.
Je vous admire sincèrement, Madame, vous qui avez su intéresser le monde à la simple histoire d'une fille des champs, à tous les détails de sa vie qu'on a assez l'habitude de mépriser.
Certainement vous connaissez votre talent et bien des bouches plus autorisées que la mienne ont fait votre éloge. Cependant, si l'hommage d'une bergère ne vous est pas trop désagréable, je vous supplie, Madame, de bien vouloir l'agréer avec tous mes remerciements, et l'expression de ma reconnaissance.
Rose Barberousse,
Bergère en Sologne
Le 9^{bre} 1912 –¹⁶

Si donc Marguerite Audoux est des plus pudiques pour évoquer elle-même son œuvre de l'intérieur (ce qui est compensé par les témoignages épistolaires qui précèdent), force est de constater qu'elle est beaucoup moins timide lorsqu'il s'agit de participer à la vie littéraire à travers la critique (qu'elle émet ou à laquelle elle répond), ou encore à travers les réseaux de sociabilité dans lesquels elle s'insère. Son tempérament protecteur, généreux et curieux s'y prête. Et tout cela, la correspondance amicale dont nous avons fait entendre les voix les plus diverses suffit à le montrer – à montrer en particulier comment l'amitié profonde qui la suscite a partie liée avec bien des aspects de la création littéraire.

¹⁵ Lettre autographe du 13 décembre 1910 d'Alain-Fournier à Marguerite Audoux. Publiée dans le *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, n° 33, décembre 1975, p. 48-49, et dans Alain-Fournier, *Lettres à sa famille et à quelques autres*, Fayard, 1986, nouvelle édition de 1991, p. 580-581. Fonds d'Aubuisson.

¹⁶ Fonds d'Aubuisson. Lettre autographe inédite.

Il en est un dernier que nous retiendrons. Si en effet les échanges épistolaires entre Marguerite Audoux et ses amis écrivains, artistes et intellectuels évoquent cette création littéraire, elles la suscitent également dans l'écriture même de la lettre.

En effet, pour Marguerite Audoux elle-même, cette rédaction particulière peut lui faire retrouver, après *Marie-Claire* et les contes, l'espace de créativité qui lui manque. Si la correspondance à son fils Paul fourmille de trouvailles, qui parfois atteignent par leur inventivité la qualité d'une nouvelle, ses lettres amicales regorgent de formules familières et savoureuses dont le style présente une unité presque supérieure à celle de l'œuvre. Ne répondant à aucune prétention littéraire, ne s'accompagnant d'aucune réflexivité, la lettre devient pour elle suffisamment spontanée et distanciée pour que, par exemple, l'humour quasi absent de l'œuvre s'y révèle. Le hanneton dont elle parle à Larbaud, qui lui *grafougne* le cerveau et l'empêche d'assembler ses *idées de génie* en est déjà un exemple. Tout ce qu'elle dit de Werth ou à Werth, qu'elle appelle son *animal poilu*, est non moins savoureux, que ce soit sa critique de *La Maison blanche* où « *il y a de la barbe par le milieu* », la carte laconique qu'elle lui envoie le 20 août 1912 lorsqu'elle comprend qu'il ne viendra pas la retrouver à l'Île-d'Yeu (« *Tu n'es qu'un cochon mais je t'embrasse tout de même.* ») ou encore lorsqu'en 1919 le même Werth lui a fait signer une pétition contre le blocus de la Russie et qu'elle se rétracte :

Écoute, mon bon vieux,
Je te demande de ne pas te servir de la signature que tu m'as arrachée hier.
Si tu pouvais savoir à quel point cela m'est désagréable de me mettre en avant au moment de la publication de mon bouquin¹⁷, tu aurais plus pitié de moi que des Russes.
Je sais que tu vas m'appeler saloperie et de bien d'autres noms encore, mais j'accepte toutes tes injures.
Et je t'embrasse.

Marguerite Audoux a bel et bien, et en particulier avec ses familiers, une patte épistolaire. Lelièvre, qui a conservé toutes ses lettres, est aussi le bénéficiaire de cette spontanéité qui vient égayer et distraire à l'heure où l'on attend non pas le feuilleton ou le jeu télévisé, mais le facteur. Ces feuilles que l'on déplie, parfois sans hâte pour faire durer le plaisir, peuvent être porteuses d'une mauvaise nouvelle, mais aussi d'une chose vue, d'une scène

¹⁷ *L'Atelier de Marie-Claire* paraît d'abord en prépublication dans *L'Excelsior*, du 21 décembre 1919 au 3 février 1920.

insolite, comme celle-ci, observée à Saint-Jean-sur-Mer par la romancière, quelque deux mois après le Prix Femina :

Hier j'achetais des cartes postales à la porte d'un petit magasin ayant une demi-douzaine de livres en vitrine. Vite, le marchand sort et m'offre *Marie-Claire*. Comme je faisais un geste de refus, il dit : « Vous connaissez, sans doute ? » Et moi j'ai répondu : « Oui, je connais même très bien ! » Mais j'en suis restée émotionnée pendant quelques instants, tout comme si j'avais dit un gros vilain mensonge.¹⁸

Toujours au même Lelièvre, vingt ans plus tard, elle continue de parler de tout et de rien, beaucoup de ses maladies et de celles des autres, ce qui ne l'empêche pas de conserver son ton badin :

C'est drôle que Lette ait eu un panaris en même temps que moi. Panaris me semble un bien vilain mot, aussi je ne parlais que de mon canari. Seulement c'est moi qui chantais !¹⁹

On pourrait citer encore bien des lettres où se révèle cette seconde peau d'écrivain, notamment à Valery Larbaud qui la charge de lui trouver un appartement, ou de lui servir d'intendante pendant ses absences. L'évocation d'une concierge, d'une contravention reçue, ou de mille autres petits détails est toujours le prétexte à un amusant bavardage, invariablement fleuri de fautes d'orthographe et de syntaxe, de parenthèses non refermées, de termes parfois plus que familiers...

Dans un registre différent, lorsqu'on examine l'écriture de ses correspondants, l'intérêt n'est pas moindre. Si l'humour y est aussi présent de loin en loin, d'autres traits retiennent notre attention. Charles-Louis Philippe, par exemple, manifeste auprès de sa « payse » le même souffle poétique spontané que celui que l'on rencontre sous la plume de Marguerite Audoux quand elle écrit à son fils Paul. Dans une carte que l'auteur de *Bubu* envoie de Cérilly le 2 octobre 1907 à celle que le groupe de Carnetin surnomme alors *Calotte*, il trace ces quelques mots :

¹⁸ Lettre autographe inédite du 10 février 1911. Fonds d'Aubuisson.

¹⁹ Lettre autographe inédite du 7 janvier 1930. Fonds d'Aubuisson.

Tu serais bien petite dans la grande campagne, mais ton amitié tiendrait dans mon cœur une telle place que si tu étais à mes côtés les champs et les cieux compteraient beaucoup moins.²⁰

Et ce qu'il faut retenir aussi, ce sont les deux longues lettres qui relatent un pèlerinage : le premier accompli par Fargue et Larbaud au « couvent de Marie-Claire », juste avant le Prix Femina ; le second entrepris par Alain-Fournier au « pays de Marie-Claire » en juillet 1911.

Dans l'une et l'autre de ces lettres (Fargue ne fait que cosigner la première, intégralement rédigée par Larbaud), on peut dresser le même constat littéraire : à l'enquête minutieuse sur les lieux, succède, dans les dernières lignes, un commentaire plus personnel, plus lyrique. « *Et ce soir clair, bleu et jaune, qui tombait doucement ! [...] Mais la visite au couvent ! J'étais à votre place, et je vivais pour vous*²¹. », s'émeut Larbaud. Et Alain-Fournier est encore en train d'écrire *Le Grand Meaulnes* quand, après avoir lui aussi établi un état des lieux minutieux de la ferme de Berrué et de ses environs, il conclut sa lettre par une plainte qui n'est autre que l'expression fondamentale de sa quête : « *Que tout soit fini, mon Dieu, si désespérément fini ! Que par un tel jour d'été, il ne reste rien de l'amour d'autrefois ! ...* ». Et si l'on entend également dans cette lettre les tourterelles, non pas *gémir* – comme dans *Le Grand Meaulnes* –, mais *roucouler*, bien présente aussi est l'indifférenciation angoissante des saisons qui préside à la fête étrange. Alain-Fournier ne confie-t-il pas à sa correspondante que de *Marie-Claire*, il lui « *est resté surtout des souvenirs d'automne et d'hiver. Or, c'était le matin, le plus ardent matin de juillet qu'on puisse imaginer. De là une confusion d'impressions contradictoires extrêmement pénible*²² » ...

Avec cette analogie saisissante entre une lettre écrite à une mère spirituelle et l'œuvre à venir se resserre le tissu intertextuel qui mêle influences et confluences, et qui devient ici une véritable intratextualité. Nul doute qu'Alain-Fournier et Marguerite Audoux font ou refont du *Marie-Claire* ou du *Grand Meaulnes* dans leur correspondance. La grande amitié qui les unit, dans la vie, dans l'œuvre, mais aussi à travers leur commerce épistolaire, l'entrelacs commun qui se tisse entre la lettre et le roman en sont en quelque sorte la vivante métaphore. Avec

²⁰ Carte postale autographe inédite. Fonds d'Aubuisson.

²¹ Lettre autographe inédite. Fonds d'Aubuisson.

²² Lettre autographe inédite. Fonds d'Aubuisson.

Marguerite Audoux et Alain-Fournier toute fin est illusoire, puisque, au terme du chapitre ou du livre, c'est toujours un nouveau départ...

La correspondance amicale est bien un espace littéraire privilégié puisqu'il constitue un contrepoint idéal entre la réflexion et le vagabondage, et qu'il se développe plus librement - parce que plus spontanément - chez des écrivains qui cessent peut-être pour un temps de se considérer comme tels.

Nul doute que l'amitié, qui est sans doute le moteur principal de l'existence de Marguerite Audoux, peut ainsi, dans ce corpus, s'exprimer et se déployer mieux qu'ailleurs. Mieux que dans la douloureuse et laborieuse création littéraire. Son dernier roman devait s'intituler *Le Chemin de la Croix...* Sa correspondance avec ses amis est à l'inverse de ce calvaire.

Bernard-Marie Garreau est professeur agrégé et Maître de conférences honoraire, habilité pour diriger les recherches. Spécialiste de Marguerite Audoux, il lui a consacré une biographie (*Marguerite Audoux, la couturière des lettres*, Tallandier, 1991, Prix de l'essai de la SGDL), l'écriture d'une thèse (1996, Prix du Conseil général du Cher), l'établissement de sa correspondance générale (à paraître) et de nombreux articles et conférences, en France et à l'étranger. Il est aussi l'auteur d'autres récits de vie, de romans, de polars et de nouvelles.